PARIS, TCE. Le nouveau Don Giovanni de Jérémie Rhorer



PARIS, TCE. Don Giovanni de Mozart : 5-15 décembre 2016. Le trouble émotionnel que ne cesse d'immiscer Don Giovanni dans l'esprit de ces victimes passées (Elvira), présentes (Anna), à venir (Zerlina), est l'élément central d'un opéra qui se moque des genres et des registres. Mozart le « catégorise » : *dramma giocoso*, c'est à dire comédie ; exit les contingences formatés et règlementées du genre *seria* ; or le propos qui se veut hautement moral du sujet – la mort et la punition d'un incroyant de surcroît parfaitement arrogant, suffisant, blasphématoire, incroyant, même face à la mort et au châtiment divin, est mis à mal, en particulier après la scène où le Séducteur périt dans les flammes : il meurt certes mais en résistant ; d'une infaillibilité extrême. Il ne se repent pas. Si la statue du commandeur a fait son office et précipite le pêcheur orgueilleux dans les flammes d'un éternel enfer, comment comprendre la dernière scène qui réunit toutes les victimes et les témoins du Séducteur irrésistible ? En réalité, rien de triomphant dans ce finale ambigu ; sur l'air de l' « antichissima canzon », chacun témoigne de l'impuissance et de l'anéantissement qui est le sien : Elvira se retire au couvent ; Anna se refuse encore et encore à son fiancé pourtant bien patient (Ottavio)… tous sont encore sonnés (comme les spectateurs) par l'agitation trouble qu'a diffusé Don Giovanni… et qu'a sublimé Mozart. La musique porte la trace de cette déflagration menaçante : le liberté que revendique le héros est dangereuse. Cette révélation est

néanmoins reçue et assimilée par le seule couple qui veut en vivre la palpitation prometteuse, Massetto et Zerlina. Leur route, croisant la figure du Tentateur n'aura pas été vaine. Il sont prêts à vivre leur vie en toute liberté, comme le leur a indiqué le chevalier noir mais magnifique. Ce qui triomphe dans Don Giovanni, c'est l'étincelle de la volonté enfin révélée à chacun. Après un excellent Enlèvement au sérail, ici même dirigé puis enregistré en 2015 (**CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2016**, LIRE notre compte rendu complet du cd L'Enlèvement au sérail de Mozart par Jérémie Rohrer), voici un nouveau jalon, souhaitons le majeur, dans l'exploration des opéras mozartiens par le jeune maestro français… **Jérémie Rhorer**. Avouons que sa lecture de l'Enlèvement au sérail avait séduit par le relief expressif et juste des instruments d'époque (ceux de son orchestre Le Cercle de l'Harmonie), et aussi, sur le plan vocal, par la fine caractérisation réalisée dans le choix de chaque soliste… Qu'en sera-t-il pour Don Giovanni ? Déjà, confier le rôle de Donna Anna à la soprano **Myrto Papatanasiu** est prometteur et concluant : la cantatrice connaît bien le rôle pour l'avoir précédemment chanté et enregistré sous la baguette d'un autre mozartien de talent et mérite, Teodor Currentzis. A suivre…

_____

Don Giovanni de Mozart
Paris, TCE, Théâtre des Champs Elysées
Les 5, 7, 9, 11, 13 et 15 décembre 2016
Jérémie Rhorer, direito / Stéphane Braunschweig, mise en scène
Bou, Papatanasiu, Behr, Boulianne, Gleadow, Grevilius, Scoffoni, Humes…

RESERVEZ VOTRE PLACE

http://www.theatrechampselysees.fr/saison/opera-mis-en-scene/don-giovanni

Jean-Sébastien Bou, Don Giovanni
Robert Gleadow, Leporello
Myrtò Papatanasiu, Donna Anna
Julie Boulianne, Donna Elvira
Julien Behr, Don Ottavio
Anna Grevelius, Zerlina
Marc Scoffoni, Masetto
Steven Humes, Le Commandeur

Le Cercle de l'Harmonie
Chœur de Radio France

TOULOUSE, Capitole. Rossini : Il Turco in Italia. 18-29 novembre 2016



TOULOUSE, Capitole. Rossini : Il Turco in Italia. 18-29 novembre 2016. Créé en 1814, succédant à un précédent ouvrage comique exotique : L'Italienne à Alger (1813), **Le Turc en Italie** prépare par sa fougue rythmique, la séduction mélodique des airs, par le piquant des situations, l'euphorie facétieuse de l'opéra à venir… *Le Barbier de Séville*, sommet comique de 1816. En fin musicien, Rossini cisèle en deux actes, un matériau musical des plus raffinés, précisant chaque profil, ciselant chaque désir, jouant des situations dramatiques avec un sens théâtral d'une géniale invention. Dans cette arène sentimentale qui croise Orient-Occident, turcs et occidentaux, l'amour revêt des formes insaisissables qui annoncent aussi le marivaudage du plein XIXè. A travers les yeux de ce turc (Selim) venu à Naples étudier les moeurs étranges des européens, surtout européennes, Rossini trouve le ton juste d'une comédie délirante et poétique où règnent, matière à rebonds comiques, dramatiques, drôlatiques : travestissements, imbroglios, quiproquos, suspenses et coups de théâtre…

Temps forts à ne pas manquer, d'autant plus si les interprètes en restituent la subtile magie expressive : le bal du second acte, où l'action suspend son vol, en un sextuor des travestissements a cappella, aux arabesques mozartiennes à couper le souffle. Puis Fiorilla dans le tableau qui suit, impose une profondeur psychologique inouïe qui annonce (par l'ampleur de sa cabalette) les grandes héroïnes tragiques (de Norma à Lucia di Lammermoor). Le jeune Rossini est là dans cet écart saisissant : délire collectif, solitude tragique…

_____

Le Turc en Italie / il turco in Italia de Rossini au Capitole de Toulouse

Attilio Cremonesi, direction musicale / Emilio Sagi, mise en scène

Puertolas, Spagnoli, Corbelli…

6 représentations

Les 18, 20, 22, 25, 27 et 29 novembre 2016

RESERVEZ VOTRE PLACE

distribution :

Pietro Spagnoli, Selim
Sabina Puértolas, Fiorilla
Alessandro Corbelli, Don Geronio
Yijie Shi, Narciso
Franziska Gottwald, Zaida
Anton Rositskiy, Albazar
ZhengZhong Zhou, Prosdocimo

LIVRES événement. Compte rendu critique. Bernard

Fournier : Le génie de Beethoven (Fayard).



LIVRES événement. Compte rendu critique. Bernard Fournier : Le génie de Beethoven (Fayard). On connaît bien Bernard Fournier, esprit clair et pensée synthétique pour avoir écrit chez Fayard une formidable « *Histoire du quatuor à cordes* » (Fayard, 4 volumes, 1999-2010) et aussi un « panorama » du même genre musical. En une érudition qui sait établir des jalons clairs favorables à l'explication et à la compréhension des styles et des manières, l'auteur illustre pour nous le meilleur courant musicologique actuel : ni conceptuel vaseux, ni trop schématique à force de clarification. D'autant plus opportun au moment de la grande rétrospective « le mythe Beethoven » proposée actuellement à la Philharmonie de Paris (jusqu'au 29 janvier 2017), voici un ouvrage modèle qui offrant la meilleure réflexion actuelle, large, généreuse sur Beethoven, choisit de l'expliquer avec la clarté de la passion libre. C'est un mélomane habitué des grands compositeurs et du répertoire classique et romantique ; son expérience de l'écoute et une analyse régulière des partitions, lui permettent d'établir des thématiques qui interrogent en profondeur toute la musique composée par Ludwig van, traversant tous les genres et les restituant dans leurs enjeux, et leurs liens profonds avec la vie du compositeur et son époque.

Combien on aimerait lire davantage de biographie recomposée par cette pensée globalisante, qui aborde la matière musicale et humaine, autant qu'historique, non pas de manière fastidieuse et classique, c'est à dire comme trop souvent, chronologique, mais de façon thématique, comme nous l'avons dit et souligné, à la manière d'un commentaire composé. Ici l'auteur part d'une connaissance intime et globale de l'œuvre afin d'éclairer la pensée admirable de l'homme et la cohérence de l'œuvre. L'auteur s'intéresse au génie de Beethoven (dévoilant sa *pensée* exemplaire faite humanisme à l'œuvre) à travers le prisme de notions apparemment abstraites mais qui dans le contexte beethovénien revêtent une fulgurante cristallisation : énergie, espace, temps.
L'écriture de Beethoven est celle de la rupture, de la syncope, de l'implosion du cadre et des formes, et contradictoirement, l'une des mieux architecturées : éclatement interne mais force structurelle, voilà l'une des clés idéalement exprimées ici. De même, si l'on s'en tient uniquement à une vision historique et esthétique, l'héritage de Haydn et de Mozart dans l'œuvre et la pensée de Beethoven, est magistralement re precisé ; Beethoven ne pouvant être défini ni mieux compris que grâce à une comparaison pensée, avec ses ainés ; l'auteur a bien raison d'ailleurs de citer et de mettre en exergue, l'admirable déclaration du Comte Waldstein, premier protecteur de Ludwig à Vienne, – et certainement celui qui a le mieux saisi le fonds de sa pensée : «**…Grâce à votre effort, vous recevez des mains de Haydn, l'esprit de Mozart** » … voeu formulé en 1792, quand le jeune Beethoven arrive de Bonn pour Vienne où il souhaite recueillir l'enseignement et la sagesse de Haydn. On ne saurait mieux synthétiser l'ambition de Beethoven et ce qui le rapproche en définitive de Wolfgang; d'ailleurs l'un des enseignements les plus captivants du livre concerne le dernier Beethoven, celui des Quatuors, – et des Variations Diabelli, où dans une « quatrième manière » récemment élucidée, se précise une décantation nouvelle du style (distincte de la complexité comme de la puissance que l'on a souvent souhaité remarquer),

un sens de l'épure et une légèreté nouvelle… tout à fait dans l'esprit de Mozart.



La capacité de Beethoven à exprimer la grandeur et l'universel, comme la pudeur de l'intimité la plus enfouie demeure exceptionnelle et l'indice d'un génie à la fois synthétique et visionnaire. Sa modernité, – son actualité, ne cesse de nous questionner…

Enfin la mise en exergue de la fameuse interrogation baeethovénienne : « Muss es sein? » / Le faut-il ?, en guise de conclusion, rétablit le sens et l'enjeu de la question qui engage tout l'œuvre de Ludwig, telle une pensée en marche, une volonté philosophique qui invite les hommes à dépasser leur condition vers un état de conscience supérieur : un appel concret – fraternel et humaniste- à se sauver d'eux-mêmes. Outre la pertinence et l'intelligence des conclusions que se livre collectionne, le style en rien pédant ni didactique, rétablit aussi l'importance de la musique comme chemin de vie, philosophie, moyen pratique pour bâtir un nouvel âge pour l'humanité.

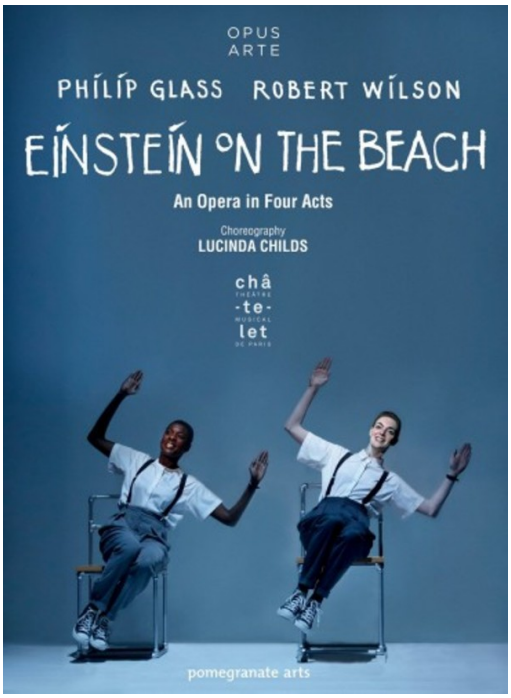
Aucun texte ne pouvait mieux répondre aux angoisses et inquiétudes de notre temps : et si la clé d'un monde meilleur était contenu dans le message musical de Ludwig van ?

Lecture captivante. **CLIC de classiquenews de novembre 2016.**

LIVRES événement. Compte rendu critique. Bernard Fournier : Le génie de Beethoven (Fayard, collection Les chemins de la musique) – EAN : 9782213677187 – EAN numérique : 9782213676647 / Code article : 3643210 – Parution : début octobre 2016 – 440 pages / Format : 135 x 215 mm – Prix imprimé : 23 € / Prix numérique : 15.99 €. CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.

DVD. Einstein on the Beach (Châtelet, 2014). Glass, Wilson, Childs. The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass ensemble (2 DVD Opus Arte)

DVD. Einstein on the Beach (Châtelet, 2014). Glass, Wilson, Childs. The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass ensemble. Enregistré au Théâtre du Châtelet à Paris, en janvier 2014; 2 dvd OPUS ARTE BD7173 D. CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.



Créé le 25 juillet 1976 à l'Opéra-Théâtre d'Avignon dans le cadre du Festival, l'opéra Einstein on the beach, malgré son sujet, –scientifique-, reste un jalon majeur de l'écriture moderne au XXè siècle, touchant par son originalité formelle et sa grande invention visuelle. Un ovni onirique sans équivalent alors. Une certaine élite artistique américaine, réunissant comme un art total à la façon des Ballets Russes au début du siècle : danse (Childs), musique (Glass), dramaturgie, mise en scène, décors (Wilson), s'imposait alors sur la scène internationale après leur consécration française en Avignon.

Opéra en quatre actes, Einstein on the beach renaissait ainsi dans les années 2010, par ses trois concepteurs re sollicités (surtout la chorégraphe Lucinda Childs invitée à écrire de nouveaux ballets) pour une nouvelle tournée américaine puis européenne passant par Montpellier (2012), puis Paris (comme ici au Châtelet en janvier 2014 où a été réalisé la captation vidéo).

Glass signe ainsi son premier opéra « minimaliste » d'une lenteur régénératrice – selon les mots de Childs, après l'explosion nihiliste de la culture pop, le minimalisme envisage une nouvelle ère artistique… soit un flux répétitif, suspendu, enivrant, hypnotique de 5h d'activité musicale. Pour rompre l'effet de lassitude, Wilson intègre une voix récitante qui scande des chiffres répétés, des notes de la gamme d'ut majeur énoncées en français, des textes vaguement poétiques écrits par un jeune auteur Christopher Knowles, jeune autiste repéré et suivi par Wilson, et d'autres textes rédigés aussi par Lucinda Childs…
Le mouvement et la fusion des arts et des disciplines opèrent une cristallisation dans chacun des actes dont la succession ne signifie rien dans la totalité mais expriment la puissance d'un jeu formel à plusieurs qui vaut révélation. Le spectateur cherchera en vain la cohérence d'un épisode à l'autre, ou l'intrigue qui relie les actes entre eux : comme l'a dit très justement les commentateurs de la première avignonnaise, le spectacle vaut essentiellement par l'atmosphère inédite, l'impact visuel qui nie et repousse les limites et frontières connues du temps et de l'espace. Tout fusionne dans une totalité plastiquent léchée. L'idée d'une histoire évoquant Einstein dans sa vie n'a pas lieu.

38 ans après sa création en Avignon…
Philip Glass, Robert Wilson, Lucinda Childs : retour du trio enchanteur novateur dans

Einstein on the Beach, une féerie contemporaine

Facilité grâce aux techniques du spectacles ayant fortement évolué et progressé depuis 1976, le trio créateur a pu encore affiner le projet visuel, -Wilson se félicitant même de restituer ses croquis de la création avec une vérité accrue. Seule importe la cohérence plastique de chaque tableau, entendue comme des recréation en 3 dimensions de certaines photos portraiturant Alfred Einstein. Les initiateurs avaient alors une fraîcheur première – atténuée ensuite dans leurs œuvres postérieures, que traduit directement des détails humoristiques voire enfantins, d'une candeur qui touche à la pure poésie (l'enfant qui jette des avions en papier…), autant de détails qui sont depuis absents des mises en scènes hyperléchées et toujours atemporelles d'un Wilson de plus en plus distancié, voire déshumanisé, recyclant sous une grille conceptuelle et technique les rouages du théâtre japonais No.
Tout est magnifiquement réglé ici comme du papier à musique : le Einstein violoniste qui joue éternellement les mêmes notes, les choristes égrenant les mêmes chiffres, la danseuse en fond de scène, reculant ou avançant comme au ralenti d'une imperturbable fixité, les figurants qui miment le jeu des mains des dactylos sur d'invisibles machines à écrire… chacun mêlé étroitement à la musique de Glass produit un vision hypnotique où la fausse répétition (Glass précise bien que chaque note « répétée » n'est jamais la même) jalonne en vérité une action qui vaut pour sa formidable progression globale. La puissance de l'imagerie visuelle, la féerie globale du spectacle a conservé intacte sa magie atemporelle, depuis 1976, soit il y a à présent… 40 ans. Longue vie au minimalisme qui n'a jamais semblé plus « moderne » et visionnaire.
DVD incontournable.

DVD. Einstein on the Beach (Châtelet, 2014). Glass, Wilson, Childs. The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass ensemble. Enregistré au Théâtre du Châtelet à Paris, en janvier 2014; **2 dvd OPUS ARTE BD7173 D. CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.**

Nouveau Lehár à TOURS : Le pays du sourire, 1929



TOURS, Opéra. Franz LEHAR : Le Pays du sourire, 24-31 décembre 2016. Fin d'année heureuse, légère, nostalgique à TOURS, avec l'une des dernières opérettes à succès, Le Pays du sourire créé en 1929, de Franz Lear, l'auteur révélé par La Veuve joyeuse (1905). Formé à Prague (où il retrouve Dvorak), de culture et style hongrois, raffiné, élégant, Lehár devenu chef d'orchestre au Theater an der Wien, ressuscite avec brio et subtilité l'opérette que tenait pour morte depuis la mort de l'inégalable Johann Strauss II. Après la première guerre, Lehár rencontre le ténor légendaire **Richard Tauber** (mort en 1948) qui dans les années 1920, trentenaire au sommet de ses possibilités vocales, relance le genre opérette, et crée les dernières oeuvres de Lehár (Frasquita, 1924 ; Paganini, 1925 ; Fredericle, 1928 et donc Le pays du sourire de 1929). Un compositeur avait trouvé son interprète fétiche, charismatique qui sut attirer une foule considérable, faisant de chaque nouvelle opérette, un événement du milieu musicale et lyrique dans un Europe au bord du précipice.

COEURS EPROUVES ENTRE VIENNE ET PEKIN… Das land des Lächelns / Le pays du sourire appartient à l'esprit insouciant et léger de l'Entre deux guerres : l'ouvrage est créé à Berlin au Théâtre Métropol, lequel aux premières secousses de la crise cataclysmique, réunit cependant la crème de l'élite allemande, férue de divertissements. Le Comte de Lichtenfels offre un bal à sa fille, la ravissante Lisa : son ami d'enfance Gustav lui avoue l'aimer depuis leur adolescence, mais Lisa préfère répondre aux avances du prince chinois Sou-Chong, qui rappelé en Chine, propose à Lisa de la suivre : elle accepte. A l'acte II, en Chine, Lisa mariée à Sou-Chong apprend la dure réalité de la polygamie extrême orientale : son mari va épouser 4 nouvelles épouses, Lisa est séquestrée. Gustav vient les visiter et tombe sous le charme de Mi, sœur de
-Chong.
Acte III : Gustav permet à Lisa de s'enfuir avec la complicité de Mi. Même Sou-Chong qui les surprend, pardonne à sa première épouse occidentale et accepte leur séparation : « il faut toujours sourire, même si l'on souffre »…

Lehár recycle la matière musicale et mélodique d'un ancien ouvrage sinisant (La tunique jaune de 1923) qui avait essuyé un échec ; dans Le pays du sourire, le compositeur très expérimenté, renforce le style de sa dernière manière, mélancolique et langoureux (même s'il y cisèle quelques épisodes comiques). A la création, **Richard Tauber** incarne le prince chinois, flamboyant, amoureux, tyrannique puis magnanime… Dans sa version française (Gaîté-Lyrique, 1932), l'ouvrage suscitera un immense succès, grâce entre autres au talent mélodie de Lehár, encore irrésistible dans deux standards inusables :« Je t'ai donné mon coeur », ou « Prendre le thé à deux. »

_____

Le Pays du sourire de Franz Lehár (1929)
à l'Opéra de Tours
Nouvelle production

Samedi 24 décembre 2016 – 15h
Mercredi 28 décembre – 20h
Vendredi 30 décembre – 20h
Samedi 31 décembre – 19h

+ d'INFOS, RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.operadetours.fr/le-pays-du-sourire

Grand Théâtre de Tours
34 rue de la Scellerie
37000 Tours

02.47.60.20.00
Billetterie
Ouverture du mardi au samedi
10h00 à 12h00 / 13h00 à 17h45
theatre-billetterie@ville-tours.fr

_____

Samedi 17 décembre – 14h30
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Opérette romantique en trois actes
Livret de Ludwig Herzer et Fritz Löhner
Adaptation française
Création le 29 octobre 1929 à Berlin

Nouvelle production
Coproduction Opéra de Tours & Opéra du Grand Avignon

Direction musicale : Sébastien Rouland
Mise en scène, décors et costumes : Pierre-Emmanuel Rousseau
Chorégraphie : Elodie Vella
Lumières : Gilles Gentner

Prince Sou-Chong : Sébastien Droy
Lisa : Gabrielle Philiponet
Princesse Mi : Norma Nahoun
Gustave de Pottenstein : Régis Mengus
Tchang : Francis Dudziak
Le Comte de Lichtenfels : Philippe Lebas

Choeurs de l'Opéra de Tours
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Orphée aux Enfers d'Offenbach à NANTES puis ANGERS



NANTES, ANGERS : 22 novembre – 18 décembre 2016. Offenbach : Orphée aux enfers. En présentant le sommet mythologique parodique d'Offenbach pour cette fin d'année, **Angers Nantes Opéra** montre qu'Offenbach n'est pas uniquement un amuseur frivole… Son écriture reflète la complexité d'une époque qu'inspire une conscience parodique, mêlant verve et satire… Créé aux Bouffes Parisiens en octobre 1858, **l'Orphée d'Offenbach** impose son caractère « bouffon » qui relit avec une impertinente folie le mythe musical et opératique par excellence, du poète thrace, chanteur et musicien, Orphée. Le sujet est fondateur pour le genre opéra, depuis ses débuts : florentins avec les fables musicales de Peri et Caccini, puis l'Orfeo (1607) de Monteverdi : premier ouvrage dont l'unité et la cohérence nouvelle fixent désormais un modèle pour le genre. Au XVIIIè, Gluck s'en empare et après lui Berlioz, grand admirateur du même Gluck… Offenbach

s’inscrit dans cette lignée prestigieuse et fondatrice. Mais à l’époque du « Mozart des boulevards », le ton est celui de l’irrévérence et de la critique indirecte, satirique et parodique : quand Offenbach que l’on tient pour un seul amuseur, égratigne les dieux, il fustige en réalité l’incompétence arrogante des politiques du Second Empire dont l’appétit de gloire et le sens du faste n’ont d’égal que la chute catastrophique de 1870.
L’esprit goguenard, la facétie gourmande (Cupidon joueur), la morale ridiculisée (l’opinion publique), tous ces dieux et déesses déjantés, et même le couple d’Orphie violoniste et de sa nymphe Eurydice, délurée entichée d’un Pluton travesti, redessinent les contours soit délirants soit écoeurants d’une société délicieusement **décadente**. Soit celle du Second Empire (soit dit en passant, sujet d’une **exposition événement actuellement au Musée d’Orsay : « Spectaculaire Second Empire », jusqu’au 16 janvier 2017**).



La farce ne serait qu’amusement… si le compositeur n’avait pas ciselé son écriture et enrichi ses effets pendant … 20 années, reprenant son ouvrage, revenant sur un métier lyrique, certes frivole et virtuose, mais qu’il souhaitait en vérité juste, sincère, voire profond. A travers son Orphie, Offenbach fin lettré, érudit accessible, (en rein pédant), revisite tous les Orfeo et Orphée qui ont précédé, restituant par une très subtile lecture rétrospective et parodique, toute une histoire de l’opéra. En 1858, Orphée aux enfers lui apporte un vrai

triomphe sur les boulevards, car les auditeurs n'avaient pas ignoré la saveur spécifique du style Offenbach : divertissant oui, mais satirique certainement. Contre les tenants d'une tradition classique offusqués par tant d'audaces irrespectueuses, Offenbach bien inspiré, récidive après Orphée, avec 6 ans plus tard, sa délicieuse *Belle Hélène*, où la relecture délirante devient poésie. C'est que comme son grand œuvre final (les Contes d'Hoffmann laissés inachevés), Orphie, opéra bouffon, par son raffinement poétique, joue dans la cour du genre noble, « grand opéra » ; d'ailleurs, après la chute du Second Empire et le désastre de 1870, le compositeur révisera encore la version nouvelle de son Orphie, lui offrant en 1874, au Théâtre de la Gaieté, dont il était directeur depuis 1873, un luxe inouï – grands décors, machineries spectaculaires : l'ouvrage bouffon était devenu opéra féerie… preuve que toute sa vie, cette Orphée décisif occupa l'esprit et la pensée du créateur toute sa vie. **Production événement à ne pas manquer.**

Orphéee aux enfers de Jacques Offenbach
par Angers Nantes Opéra



d'infos, réservez votre place :
A Nantes, Théâtre Graslin, les 22, 24, 25, 27 et 29 novembre 2016
A Angers, Le Quai, les 14, 16 et 18 décembre 2016
http://www.angers-nantes-opera.com/orphee.html

OPÉRA – BOUFFON EN DEUX ACTES ET QUATRE TABLEAUX.
Livret de Henri Crémieux et Ludovic Halévy.
Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens de Paris, le 21 octobre 1858
(version remaniée en 1874).

DIRECTION MUSICALE : **LAURENT CAMPELLONE**
MISE EN SCÈNE : **TED HUFFMAN**
DÉCOR, COSTUMES ET LUMIÈRE : CLEMENT & SANÔU
CHORÉGRAPHIE: YARA TRAVIESO

AVEC
Sébastien Droy, Orphée
Sarah Aristidou, Eurydice
Franck Leguérinel, Jupiter
Doris Lamprecht, L’Opinion publique
Flannan Obé, John Styx
Jennifer Courcier, Cupidon
Mathias Vidal, Aristée, Pluton
Lucie Roche, Vénus
Anaïs Constans, Diane
Edwige Bourdy, Junon
Marc Mauillon, Mercure
Mathilde Nicolaus, Minerve

Chœur d’Angers Nantes Opéra
Direction : Xavier Ribes
Orchestre National des Pays de la Loire
Coproduction Opéra national de Lorraine, Angers Nantes Opéra et Folies lyriques, Montpellier, créée à Nancy le 29 décembre 2015.
[Opéra en français avec surtitres]

CD, coffret événement, annonce. SHAPING THE CENTURY, VOL. 1 – série « 20 C » (28 cd Decca / Deutsche Grammophon)



CD, coffret événement, annonce. SHAPING THE CENTURY, VOL. 1 – série « 20 C » (28 cd Decca / Deutsche Grammophon)… CLASSIQUES DU XXè siècle : la série « 20 C » (pour XX century), nouvelle collection dédiée aux modernité du siècle passé… Decca et Deutsche Grammophon nous offrent ici certains de leur meilleurs enregistrements pour constituer une manière de somme magistrale récapitulant l'histoire musicale du XXè siècle, en sélectionnant les compositeurs et les oeuvres qui depuis 1900, et jusqu'à 1949 – pour ce premier opus qui souhaitons le soit complété par un autre coffret complémentaire-, ont marqué esthétiquement l'histoire musicale occidentale, européenne et américaine.

Le programme (malheureusement non expliqué par un livret global justifiant le choix ainsi défendu), regroupe 28 cd (24 programmes titres), mais chacun des cd ou double cd contenant sa notice originelle (en anglais et allemand seulement). L'auditeur plonge de façon concertée et dans une chronologie fondamentale, jalonnée de pièces maîtresses dans l'histoire de la musique de 1900 à 1949, par décennies.

Chaque opus / cd, offre dans sa notice, un déroulé chronologique qui inscrit l'oeuvre enregistrée dans le contexte des principales œuvres du 20ème siècle, avec article

en anglais du musicologue et essayiste **Nigel Simeone** (coordinateur de la série « 20C »). Les plus grands chefs-d'œuvres orchestraux du post-romantisme et de la musique moderne (impressionniste, dodécaphonique ou encore musique concrète) de Malher, Sibelius, Debussy, Strauss, Schoenberg, Berg, ou encore de Varèse sont présentés dans des enregistrements de référence par les grands chefs d'orchestre de ces dernières années dirigeant les plus prestigieux ensembles au monde.

Pour ce premier coffret qui embrasse la première moitié du XXè, 5 séquences, 5 décennies récapitulent l'évolution de l'écriture musicale.
Pour la séquence 1900-1909 : place à Debussy (La Mer), Richard Strauss (Salome), Sibelius (Symphonies 3, 6 et 7) sans omettre le cycle fondamental Central Park in the Dark de Charles Ives.
Pour la section 1910-1919 : place à Mahler (10è Symphonie), Schoenberg (Pierrot lunaire), Stravinsky (et son Sacre de 1913), Vaughan Williams (A London Symphony), enfin Berg (3 pièces pour orchestre).

1920-1929 : ce sont ensuite, en une période plus étoffées et riche de sensibilités et tempéraments créatifs, Szymanowski (Symphonie n°3, chant de la nuit), Zemlinsky (Symphonie Lyrique), Janacek (Sinfonietta : Taras Bulba…), Varèse (Amériques, Arcana, Ionisation…); Weill : Die Dreigroschenoper ; enfin, Webern : Symphonie n°21.

De l'Entre deux guerres, soit entre 1930 et 1939 : s'élève le chant de Walton (Symphonie n°1), Orff, prêtant allégeance aux Nazis (Carmina Burana de 1937 dans la lecture incisive de James Levine à Chicago en 1984, avec June Anderson entre autres), Shostakovich (Symphonie n°5), Bartok (musique pour cordes, percussion et célesta), Copland (Billy the kid)…

Pendant la seconde guerre, soit entre 1940 et 1949 : Prokofiev (Sonate pour piano 6), Tipett (A Child of our time), Britten (Peter Grimes, chef d'oeuvre lyrique de 1945), Cage (Sonates

et Interludes), Messiaen (Turangalila Symphonie) et Franck Martin (Concerto pour cordes : en un style exalté, tendu, porteur d'inquiétudes et de tensions, miroir d'un temps troublé).

Chaque auditeur peut ainsi réviser ou découvrir les grands compositeurs du XXè, – du moins la première moitié du siècle, devenu classique, sujet d'une analyse critique à développer. Le temps et le recul permettent à présent de réaliser ce travail de mémoire et de compréhension, connaissance prise de tous les éléments et travaux réalisés pendant le siècle écoulé. C'est une exceptionnelle opportunité de plonger dans l'aventure orchestral, lyrique, concertante du siècle précédent. Les mondes imaginaires se bousculent ; les manières aussi des grands chefs se précisent, chacun avec leur spécificité, et leur goût, révélant des engagements artistiques souvent très convaincants.

GRANDS CHEFS ENGAGES, MODERNITES AMERICAINES… On redécouvre ainsi entre autres : le geste sidérant d'intensité précise et claire de Christoph von Dohnanyi dans Salome de Strauss (celle de Catherine Malfitano en 1994) ; les Sibelius de Colin Davis (1975) ; le génie dramatique et lyrique de Kurt Weill (John Mauceri dirige Ute semper et René Kollo à Berlin en 1988) ; Pierrot lunaire de Berg par Pierre Boulez avec Christine Schafer en 1997) ; … aux côtés des compositeurs européens, dont bon nombre s'exilent aux States à partir des années 1930, fuyant la barbarie nazie, **anglos-saxons et natifs américains se distinguent** : Ralph Vaughan Williams : A London Symphony de 1914 (par Roger Torrington) ; Symphony n°1 de William Walton de 1935 (par Andrew Litton) ; Billy the kid de Aaron Copland (créé en 1939, contemporain donc de Carmina Burana, ici par David Zinman en 1993) ; A Child of our time de Michael Tippett de 1944 (par Colin Davis avec Jessye Norman entre autres, en 1975) ; Charles Ives (onirisme néoclassique orchestral de Central Park in the dark de 1946, ici par

Bernstein à New York en 1988 ; enfin Sonates et Interludes de John Cage de 1949 (Piano préparé de John Tilbury, Petersham, décembre 1974), dernier oeuvre illustrant le propos et la période chronologique de ce premier volume Shaping the Century, d'une initiative captivante. Grande critique du coffret « **20 c Shaping the Century** » / « **la conception d'un siècle**« , sur classiquenews.com, à venir. A suivre.

+ d'Infos :
http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/20c-shaping-the-century-vol-1-1900-1949/

En savoir plus sur
http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/20c-shaping-the-century-vol-1-1900-1949/#0ik87SlQP5J3PQFM.99

CD événement, annonce. Maria Callas : Live remastered Paris 1963 (2 cd Decca)



CD événement, annonce. Maria Callas : Live remastered Paris 1963 (2 cd Decca). Au TCE, en 1963, après 5 ans d'absence, Maria Callas fait son grand retour sur la scène parisienne accompagnée par Georges Prêtre (pilotant l'Orchestre Philharmonique de la RTF Radio Télévision française). Le récital est réédité par Decca ce 2 décembre 2016, jour anniversaire de la naissance de la

soprano mythique. Le récital comprend plusieurs airs lyriques dont certains donnés pour la première fois. Le coffret de 2 cd est illustré de photos inédites, complété par un entretien jamais publié permis par la cantatrice à son ami et manager Michel Glotz (dans lequel la diva assoluta avoue son amour pour les chansons et mélodies tristes… proche de sa vraie nature ?).
Decca, le label des grandes voix lyriques, dévoile l'un des derniers récitals parmi les plus touchants de la diva grecque. Certes la voix n'a plus l'éclat, l'agilité, la clarté de ses années précédentes mais l'expérience et ce qu'a vécu alors l'artiste, enrichissent un chant d'une vérité souveraine, plus touchant et troublant que jamais… **Prochaine grande critique sur CLASSIQUENEWS au moment de la parution du coffret (le 2 décembre 2016).**

LIRE aussi notre dossier MARIA CALLAS, superdiva



CD, compte rendu critique. MOZART : L'idéal maçonnique (Adagio, Nocturnes, Divertimenti / 1 cd KLARTHE)

CD, compte rendu critique. MOZART : L'idéal maçonnique (Adagio, Nocturnes, Divertimenti / 1 cd KLARTHE). Superbe programme et magistralement interprété par un collectif de « anches » suaves, mordantes, inspirées par le sujet du Mozart maçonnique. Contrairement à de solides préjugés, Mozart jusqu'à la fin de sa vie fut estimé, entouré, apprécié, parfaitement intégré aux milieux viennois les plus actifs (et le plus influents) dont les loges maçonniques, même si sous le règne de l'Empereur Joseph II (édit de 1785), un remaniement important se fit jour à Vienne dans l'organisation et le nombre officiel maximum de loges (3) dans la Capitale impériale.

Chez Klarthe, clarinettes et cors de basset associés… réalisent un miracle sonore : l'idéal maçonnique de Mozart

FRATERNITÉ INSTRUMENTALE

Les instrumentistes font valoir une palette de couleurs et de riches nuances à partir de leurs clarinettes seules, emblèmes, miroirs et sons d'une fraternité affichée (accordées idéalement avec le cor de basset) que le contexte de composition inscrit dans le projet et l'idéal utopique, lui aussi fraternel des francs-maçons à Vienne. **Le seul Adagio KV 411** en ouverture du programme (pour 3 clarinettes et 2 cors de basset) rayonne par sa chaleur sombre, sa lumière grave, une tendresse dont la plénitude dit la souveraine sérénité, une *sagesse* faite musique.

Le disque évoque la carrière du Mozart franc maçon, à Vienne dès 1784, reçu Maître Maçon dans la Loge de *La Vraie Concorde* (avril 1785). Les oeuvres témoignent de l'esthétisme propre aux colonnes maçonniques, – usitées lors des rituels ou des réunions entre Frères -, alliances où règnent les timbres veloutés, sensuels et graves des clarinettes et cors de basset : Mozart était proche des clarinettistes, tous franc-maçons à Vienne : Anton David, Vincent Springer, Anton Stadler et son frère cadet, Johann. Anton Stadler, membre de la loge de La Charité (laquelle organisa en 1784, l'intégration de Mozart comme Frère), était grand spécialiste du nouvel instrument, grave, et dont le corps coudé faisait penser à l'équerre (symbole hautement maçonnique) : **le cor de basset**. Anton est aussi le dédicataire du Concerto K 622. Pour l'heure, Mozart s'intéresse activement au nouvel instrument et ses possibilités inédites. Le cor de basset est mis en avant dans son dernier seria : *La Clemenza di Tito /* la Clémence de Titus, 1791-, accordé avec la voix de Vitellia, au moment de sa métamorphose, – air « *Non piu di fiori…* », accomplissement des ténèbres haineuses à la lumière du pardon et de la compassion, nouvelle conscience qui permet d'envisager la résurrection de la jeune femme… Tout un symbole.

Au chant des instruments, les interprètes ajoutent le contours de voix; affûtées, taillées pour la même dilection suggestive – en trio : 2 sopranos / 1 baryton, dans une série vocale méconnue. Ici, les **6 Nocturnes** écrits vraisemblablement en 1787, témoignent d'une autre fraternité musicale, tout aussi soudée par l'intérêt simultané des clarinettes associées au cor de basset, soit le salon musical du botaniste Nikolaus Jacquin dont les filles et le fils Gottfried étaient très proches de Mozart alors. Sur des thèmes amoureux les paroles italiennes, d'après Métastase, mettent en scène la passion des amants dans une série d'atmosphères qui évoquent le nocturne enchanté de son opéra de maturité, *Cosi fan tutti* (quintette du premier acte : « *Soave sia il vente* ») : la légèreté affichée se teinte aussi d'une pleine conscience, d'une

gravité bouleversante, celle des amants qui ont le sentiment de la fragilité insaisissable des sentiments et des liens tissés par l'affection…



DIVERTIMENTOS SUBLIMÉS. Le récital maçonnique aborde ensuite les **3 Divertimentos 1, 2, 3 KV 439b** : chefs d'œuvres absolus d'élégance et là aussi de sincérité intérieure, de gravité allusive. Chacun des Divertimenti indique une vérité dans l'écriture que les instrumentistes savent exprimer avec un style idéal, entre volubilité agile et raffinement expressif. Le seul Adagio du 1 (plage 10) indique la fine complicité, et davantage : une entente profonde et solide qui douée d'une écoute idéale, fait entendre ce rayonnement fraternel cimentant la concordance des individualités en action, – chacune, pièce motrice d'un fabuleux jeu concertant. La réalisation est superlative par sa subtilité intérieure. Si dans le rituel maçonnique avéré, les « colonnes d'harmonies » ne réunissent que des vents et des bois, – incarnant à juste titre le souffle donc l'air, et le bois donc la terre, l'alliance instrumentale produit une esthétique qui séduit irrésistiblement l'écoute, surtout quand les instrumentistes sont aussi complices et nuancés qu'ici. On y distingue les frères Chabod, Alexandre et Julien ; le chef (créateur de l'Orchestre Victor Hugo) et aussi clarinettiste, Jean-François Verdier, auxquels se joignent le clarinettiste Florent Heau et Nicolas Baldeyrou (cor de basset).

ELEGANCE ET PROFONDEUR… Les 5 instrumentistes offrent une leçon d'élégance et de profondeur, réalisant une véritable conversation instrumentale d'une exquise finesse de ton et de style. La volubilité du Menuetto du 2 (plage 16)

déploie les mêmes qualités d'agilité mais sur le registre plus allègre, facétieux, d'une suractivité flexible aux accents et nuances filigranés. Mondains certes, aimables sûrement, mais surtout profonds et souvent terriblement sincères, ces **Divertimenti** outrepassent la conformité d'un modèle aristocratique (noblesse française des menuets / Menuettos placés dans chaque, à 2 reprises…), ils atteignent dans l'éclat somptueux et voluptueux des instruments, une grâce première insoupçonnable. Ils sont certainement liés au désir de Mozart de plaire, comme de toucher et même bouleverser. **L'esprit de Mozart est dans la vérité : c'est ce qui nous touche encore aujourd'hui, ce que révèle les interprètes de ce disque**. L'idéal fraternel défendu par les francs-maçons du XVIIIè, et vécu par Mozart en ses années 1780 viennoises, ressuscitent de la plus belle manière dans cet album passionnant. On y repère les virtuoses français actuels de la clarinette, quand de tradition, le hautbois avaient jusque là leur préférence.

_____

CD, compte rendu critique. L'Idéal maçonnique. Mozart – enregistrement réalisé en juin 2015. 1 cd KLARTHE 029, parution le 4 novembre 2016.

Distribution :

3 divertimenti:
Alexandre Chabod , Julien Chabod , Jean-François Verdier (3 cors de basset)
Adagio maçonnique:
Jean-François Verdier et Florent Héau (clarinette)
Julien Chabod, Alexandre Chabod, Nicolas Baldeyrou (Cor de basset)
6 Nocturnes:
Jean-François Verdier, Julien Chabod, Alexandre Chabod (clarinettes et cors de basset)
Marie-Bénédicte Souquet : Soprano
Karine Deshayes : Mezzo-soprano

Vincent Pavesi : Basse

_____

VOIR **le teaser vidéo**

+ d'infos sur le site de KLARTHE

CD, compte rendu critique. « Transcendental » – Daniil Trifonov plays Franz Liszt : 12 Études transcendantes (2 CD Deutsche Grammophon, 2015)



CD, compte rendu critique. « Transcendental » – Daniil Trifonov plays Franz Liszt : 12 Études transcendantes (2 CD Deutsche Grammophon, 2015). Né en 1991, Daniil Trifonov après des albums précédents dédiés à Rachmaninov intéresse aujourd'hui au Liszt d'ampleur et d'ambition : le génie du concert démonstratif comme le conteur poète, guide de paysages sonores d'une irrésistibles profondeur…

CD1. LISZT s'est longuement penché sur le berceau de ses **12 Études transcendantes, composées à partir de 1827**, guère fixées après remaniements qu'en 1851, avec titres poétiques et

présentations plus claires, mais d'une technicité non moins redoutable.
Car sous l'étoffe ébouriffante de la virtuosité se révèle peu à peu la lyre poétique d'un tempérament qu'appelle et inspire l'éther céleste inaccessible. Entre subtilité suggestive et performance virtuose, peu de jouer ont ici pu trouver leurs marques. D'emblée, le jeune Daniil Trifonov (Premier prix 2011 au Concours Tchaïkovski de Moscou et au Concours Arthur Rubinstein de Tel Aviv) affirme une magnifique tempérament, maîtrisé, cohérent, et déjà d'une somptueuse éloquence poétique. Ampleur et souffle comme implication directe et vision souvent millimétrée, intérieure, le jeu du jeune pianiste russe répond à nos attentes s'agissant d'un cycle de qui dépasse sa réputation exclusivement technicienne. Il faut y déployer une dose mesurée de sentiment pour réussir dans sa totalité sa formidable évolution, entre avatars et résonances, depuis son début jusqu'au terme de la 12ème Études. A 25 ans, le pianiste réussit un parcours sans fautes.
La notice fait valoir le regard introspectif du pianiste sur les 12 études, abordées tels les jalons d'un cheminement progressif, spirituel, à tout le moins, philosophique, miroir d'une expérience, longue épopée, celle de Liszt. « Mazeppa, Feux follets, Vision, Eroica, Ricordanza, harmonies du soir, Chasse neige »… chaque séquence est investie et incarnée avec une habileté sobre, un engagement d'une honnêteté admirable, et d'une certaine façon, au regard du jeune âge de l'interprète, d'une cohérence et d'une franchise surprenante.



CD2. Tout aussi délicatement habité, le second disque présente un choix de 5 Etudes de concert, dont les 3 enivrées, entières, passionnelles de l'opus S. 144, là encore véritable triptyque poétique et philosophique voire allusivement mystique : Il lamento, La leggierezza (d'une évanescence

magicienne), Un sospiro. Sans omettre, les Grandes Etudes de Paganini, exprimées portées et renouvelées avec une aisance et une classe raffinées. Ainsi l'assise des exercices paganiniens (maestrià avec panache de l'étude la plus longue, plus de 5 mn : « Octave », souvent vertigineuse), n'empêche pas l'éloquence filigranée ni l'intériorité finement calibrée là aussi (plage 8 : « Campanella » entonnée comme une berceuse et énoncée avec une franche tendresse, continument murmurée et articulée avec une suavité volubile : quelle imagination dans l'art de déclamer : Trifonov subjugue par son sens de la progression du discours sur la durée). Oui Daniil Trifonov est comme un lutin facétieux et diversement suggestif. En dévoilant l'intériorité et la richesse poétique sous les cascades virtuoses des notes emperlées, le jeune pianiste nous touche infiniment. A suivre. Heureuse surprise qui vient combler la moisson pianistique de cette rentrée 2016, où brille un autre talent immense, fulgurant du clavier actuel, le Britannique Benjamin Grosvenor (LIRE notre compte rendu de son dernier disque : HOMAGE édité chez Decca).

_____

CD, compte rendu critique. « Transcendental » – Daniil Trifonov plays Franz Liszt (1811-1886) : 12 Études transcendantes, Etudes de concert S 145 et S 144 – Grandes Études de Paganini S 141 – **2 CD Deutsche Grammophon 0289 479 55 290**. Enregistré en septembre 2015 à la Siemensvilla, Berlin. Durée : 66'06 + 51'24.